



8 NOV. 1978

P. I. P. 1

- 1 -

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI

EXCLU DU PRÊT



CAHIER N° 15

Mars 1974

BILLET aux AMIS,

La défunte année n'aura pas été propice, en France, à la mémoire de Panaït Istrati. Comme nous l'indiquons par ailleurs, nombreux sont les écrivains et les journalistes qui, au hasard des interviews, citent Istrati parmi les auteurs qui ont contribué à leur formation culturelle et sociale, mais aucun ne songe à s'expliquer plus avant sur l'influence qu'ils ont ainsi subie. Et cela est regrettable.

La seule manifestation culturelle, en 1973, à la mémoire de Panaït nous la devons à notre ami Georges Godebert qui réalisa à "France Culture" une courte émission consacrée à "Bakar" une nouvelle extraite du "Pêcheur d'éponges" que Giani Esposito, trop tôt disparu, lut avec talent. Malheureusement programmée le 3 Août 1973 à 13 h 35, cette émission n'eut pas l'audience que nous aurions souhaitée.

Nous poursuivrons la tâche que nous nous sommes assignée en pensant que, dans le cahos actuel des idées, jamais la pensée d'Istrati n'a été aussi nécessaire à l'homme pour lui éviter la démesure.

Continuez, chers amis, à nous aider par votre adhésion à notre action, que nous voudrions moins limitée. Nous remercions ceux d'entre vous qui ont renouvelé leur cotisation et nous demandons aux autres de suivre leur exemple.

Le Bureau

Assemblée Générale de l'Association

L'Association des Amis de Panaït Istrati s'est réunie en Assemblée générale le 14 Juin 1973. Pour la quatrième fois, c'est l'Institut d'Histoire Sociale qui, par l'intermédiaire de notre ami Guy Lemonnier, nous offrait gracieusement l'hospitalité.

Bien que le nombre des membres présents ait été faible comme à l'accoutumée, le quorum était atteint grâce aux pouvoirs adressés par nos adhérents empêchés ou éloignés.

Dans son rapport moral, le Président regretta, une fois encore, l'absence de participation active des amis à la vie de l'Association et précisa que, dans la conjoncture actuelle, le but immédiat de celle-ci était de maintenir le souvenir de Panaït Istrati dont les sentiments généreux se révèlent à notre époque, plus rares et plus nécessaires que jamais.

Le rapport financier présenté par la Trésorière fit apparaître au 31 Décembre 1972 un avoir de 2603,79 frs. Les recettes pour l'année s'élevaient à 3319,69 frs et les dépenses à 715,90 frs.

Le Secrétaire de l'Association constata que l'Assemblée générale avait été convoquée dans les normes légales et statutaires. Après un vote, il fut donné quitus au Conseil pour sa gestion.

Un procès-verbal a été rédigé et signé par le Président, les scrutateurs et le secrétaire.

Les mandats de Melle Beauvin, MM. Longuet et Raydon ont été renouvelés à l'unanimité par l'Assemblée.

Après que la séance ait été levée, une courte réunion du Conseil eut lieu au cours de laquelle les membres du bureau ont été réélus.





Zoïtza ISTRATI
(photo "Manuscriptum")

NICE
LETTRES

LU dans la PRESSE FRANCAISE ACTUELLE

Dans leurs articles, au cours de leurs interviews, les personnalités, écrivains et journalistes, en grand nombre citent Panaït Istrati parmi leurs auteurs préférés tels André Shotel dans le Figaro, Michel Polac dans le Nouvel Observateur et bien d'autres encore. Malheureusement, s'ils semblent fiers de cette référence, ils ne songent à consacrer à l'homme dont ils admirent l'oeuvre, ni quelques lignes, ni même quelques instants quand ils animent une émission littéraire soit à la radio, soit à la Télévision.

Nous le regrettons vivement.

o
o o

La revue "Sud" dans son numéro 11, paru dans le courant de 1973, a publié, sous le titre suivant : "La rencontre de deux conteurs d'Orient : Nikos Kazantzaki et Panaït Istrati", un article qui contient une partie de la correspondance échangée entre les deux écrivains en 1928 et après leur séparation en 1933 et 1935. Ces lettres sont précédées d'une excellente présentation de Madame Monique JUTRIN dont nous extrayons le passage ci-dessous :

"Ces lettres sont restées extrêmement vivantes. On y surprend Panaït sur le vif, jurant, pestant, se racontant, avide de chaleur et d'amitié. On y trouve un Nikos plus familier, plus détendu, plus naturel qu'ailleurs, moins soucieux d'intruire que de charmer. Tous deux transforment leur vie en un conte de mille et une nuits. Chaque lettre devient récit, narration mimée, parsemée de parenthèses, d'interventions ironiques, d'exclamations désabusées. Bien que la parole reflète mal le charme de la narration orale, l'écho de leurs voix y retentit encore. On imagine leurs regards, leurs gestes, leur mimique. Ces deux auteurs manient la langue française - bien qu'elle ne soit pas leur langue maternelle - avec une aisance remarquable, la faisant résonner de tonalités nouvelles; et, si leurs tournures ne sont pas toujours parfaitement "françaises", elles épousent admirablement le mouvement de la pensée."

o
o o

La revue Europe, à l'occasion du cinquantième de la parution de son premier numéro, a publié en Septembre 1973 "Post Sriptum à une nuit dans les marais", qu'elle avait donné en premier à ses lecteurs en 1934.



IN MEMORIAM

L'année 1973 aura vu disparaître trois personnes qui, à des dates et à des titres différents, furent proches de Panaït Istrati.

Janette Maltus Safir, la première épouse de Panaït, est morte à Bucarest le 13 Septembre 1973, à l'âge de 89 ans. Elle était de trois mois son aînée.

Très jeune, elle milita au parti socialiste. Après l'émeute des paysans roumains en Mars 1907 qui se termina par le massacre de onze mille d'entre eux - Le livre "Les chardons du Baragan" est dédié à leur mémoire - le gouvernement promulga une loi d'exception ordonnant l'expulsion de tous les militants socialistes d'origine étrangère. Bien que roumaine de vieille souche, Janette était passible de cette mesure car, étant juive, elle était considérée comme étrangère.

Pour lui épargner le bannissement, Stéphan Gheorghiu l'épousa. Ce fut un mariage blanc. En 1914, Gheorghiu mourut et Istrati, qui venait de rentrer de son premier voyage en France, l'épousa à son tour.

L'entente dans le ménage fut de courte durée. Ils ne tardèrent pas, en effet, à se séparer et n'eurent, par la suite, plus de relations. Ils étaient trop dissemblables. Janette Maltus qui, à vingt ans, se consacrait déjà à la politique ne cessa, sa vie durant, de militer avant la guerre contre le gouvernement puis, après 1945, au sein du parti communiste roumain.

Georges Cristescu, mort en Novembre 1973 à l'âge de 92 ans, consacra, lui aussi, sa vie à son idéal socialiste. Doctrinaire, mais humaniste, il connut successivement les prisons du gouvernement roumain avant la dernière guerre et les travaux forcés vers 1950. Ce n'est que dans les dernières de sa vie que ses mérites furent reconnus.

Panaït Istrati le rencontra pour la première fois à Bucarest en 1905 lors d'une manifestation en faveur de Maxime Gorki. Ils se lièrent d'amitié. Nous retrouvons Cristescu, dans "Le Bureau de Placement".

Cette amitié ne fut cependant pas toujours exempte de profonds désaccords, Istrati réagissant toujours suivant son coeur et Cristescu selon l'éthique de sa doctrine socialiste.



Revenu de bien des illusions qu'il avait entretenues toute sa vie, Cristescu a écrit au dos d'une photographie qui le représente à côté d'un ours de foire et qu'il a adressée à notre ami Stanesco : "Je me suis évertué avec mes compagnons à maîtriser la bête qui vit en chaque être humain, mais hélas, il est plus facile de vaincre la férocité des bêtes de la forêt que celle de l'homme".

Ce constat d'échec, nous sommes tentés de le considérer comme le testament moral de cet homme de cœur qui, dans les dernières années de sa vie, alla maintes fois fleurir la tombe de Panaït Istrati.

C'est en Mars 1973 que Démostène Botez mourut. Ce n'était pas un homme politique, mais un avocat, dont la vocation étant la littérature, s'adonna à sa passion jusqu'à devenir l'un des grands écrivains de la Roumanie actuelle.

Nous avons eu le plaisir de publier dans nos cahiers n° 12 et 13 de larges extraits de ses souvenirs sur ses rencontres avec Panaït Istrati, parus en 1969 dans le journal "Romania Litteratura".

Écrivain de talent, conscient à la fois de la grandeur des idées et du réalisme de la vie, dualité souvent déchirante, il eut cependant le courage après la mort de Panaït de défendre la mémoire de celui-ci face à ses détracteurs. Ce fut grâce à lui qu'au cimetière Bellu à Bucarest, un monument funéraire fut érigé sur la tombe d'Istrati. Il resta fidèle à son ami "jusqu'à son passage sur l'autre rive".

Nous rappelons que les cotisations (membre actif : 10 frs, membre bienfaiteur : 50 frs) peuvent être adressées par chèque bancaire ou postal (C.C.P.N° 30122 94 + 62 La Source)

- soit au siège social de l'Association
65 rue du Rocher. 75008 Paris
- soit au "Centre de Chèques Postaux"
45 - La Source



ETUDE sur PANAIT ISTRATI

M.k. Sayabalian a publié, en 1973, aux Editions Omnium littéraire, dans la collection "Paroles, écrits et vie des Maîtres", un ouvrage intitulé "Voix et visages".

L'auteur a rassemblé dans ce livre une suite de propos sur des poètes. Aussi est-on étonné de voir Panaït Istrati figurer parmi eux. Sayabalian s'en explique :

"Si j'ai voulu faire une place à Panaït Istrati dans cette petite galerie de portraits réservée à quelques poètes dont j'ai me recevoir les visites, c'est qu'il s'agit essentiellement d'un prosateur-poète qui va au-devant de l'existence, comme il irait au-devant d'une femme aimée. Son oeuvre, que se partagent l'amour de la vie et l'amitié, est traversée du souffle d'une immense générosité."

Ces quelques pages qui relatent la vie d'Istrati et où sont reproduits quelques extraits de son oeuvre, sont toutes empreintes de l'admiration que Sayabalian porte à l'homme et à l'oeuvre. Il a su discerner la qualité des sentiments qui animent Panaït à peine adolescent :

"... Il sent monter en lui le tumulte des grands idéaux : Liberté, Amour, Justice.

"Jusqu'au dernier tournant de sa vie, il subira la fascination de ces mots qui surgissaient devant lui en lettres de feu. Il réclamera la liberté. Il proclamera la noblesse de l'amour : celui prôné par le Christ. Il demandera le règne de la justice avec toute la force de ses fragiles poumons de poitrinaire. Il réalisera trop tard, amer et épuisé, que ce monde a fait faillite, que doctrines et principes sont, semblables aux carcasses creuses d'insectes morts, des vocables vides de sens à l'usage des naïfs, et qu'il n'y a qu'une justice : celle imposée aux faibles par les forts.

"Ecoeuré par l'égoïsme d'une certaine bourgeoisie, il se rend dans les pays de l'Est pour voir comment y ont été appliquées les notions de fraternité et d'égalité inscrites dans la charte communautaire. Il n'y découvre pas ce que son imagination, toujours en avance sur les possibilités humaines, lui laissait espérer. Il confesse sa déception et ne cache pas son amertume, sans se soucier de déplaire. Ceux qui le flattaient comme un apôtre de la foi socialiste se transforment alors en ennemis virulents."

Il écrit encore :

"A douze ans, Panaït Istrati s'est séparé de la tendresse de sa mère pour voir et aimer la Terre. Son impécuniosité a limité ses pérégrinations aux pays méditerranéens, à la Suisse et à



"la Russie. Encore enfant, il était avide, je l'ai dit, de parcourir le monde. Pour assouvir ce désir, il devra accepter les besognes les plus diverses, et parfois les plus rebutantes : terrassier, peintre en bâtiment, forgeron, photographe ambulant, homme sandwich, domestique chargé de la chasse aux punaises dans d'ignobles garnis. Il a des tonnes de souvenirs à raconter. La note inventive et l'imagination n'y entrent que pour les ordonner et les utiliser comme éléments de romans d'action. L'art d'évocation de l'auteur, l'originalité de ses descriptions, le langage de ses personnages - expression de mœurs souvent primitives où l'amitié, l'honneur, la vengeance sont tenus pour des principes inviolables - y créent une atmosphère captivante et singulière.

"Les notations d'Istrati sont d'un conteur-né et d'un poète prompt à s'émouvoir, à s'attacher, à s'exalter. Il manie, çà et là, des sursauts de colère, de révolte, de dégoût, de mépris, qui s'apaisent et se diluent en un sentiment unique et indéracinable : l'amour de la vie. Jusqu'au jour où un désespoir nauséeux monte dans son corps miné par les privations et la maladie."

Nous ne pouvons résister au plaisir de donner à lire à nos amis ces quelques phrases qu'écrivit Frédéric Lefevre au moment de la mort d'Istrati et que Sayabalian a reproduit en guise de préface :

"Panaït Istrati se défendait d'être un "homme de lettres". Si socialement, il l'était devenu, son succès ne comportait pour lui aucune satisfaction égoïste. Il avait nourri un temps le fol espoir de faire de son éclatante réussite un levier qui lui permettrait de soulager la misère du monde, de prendre sur lui le fardeau de ceux qui souffrent! Pauvre et grand Istrati, de toutes ses souffrances, la plus vive fut de renoncer à cette noble ambition, de t'avouer ton impuissance, et c'est cette faim inapaisée de "donner" à tes frères malheureux - de te donner et de leur donner jusqu'à cet absolu que tu poursuivais toi-même si désespérément - qui fit de toi ce révolutionnaire sentimental dont les apparents changements d'attitude ont déconcerté les sectaires! Ce qui compte, c'est l'impérissable, c'est ton oeuvre, Istrati. Les générations à venir, négligeant nos querelles, continueront à s'enthousiasmer pour ton oeuvre: ton nom signifiera pour elles ce qu'il a toujours signifié pour nous : beauté, poésie profondément humaine, amour de la vérité et des hommes."



LU dans la PRESSE ROUMAINE

UN TEXTE INEDIT DE PANAIT ISTRATI

Nous avons déjà eu l'occasion de citer la remarquable revue "MANUSCRIPTUM" qui a consacré, dès ses premiers numéros, de bonnes pages à Panaït Istrati. Dans ses dixième et onzième cahiers, abondamment illustrés de reproductions de dessins, de pages de manuscrits et de photographies, a paru l'oeuvre inachevée de Panaït "Dans les docks de Braïla". Ce livre, aux trois quarts autobiographique, devait être le premier d'une série que l'auteur se proposait de publier sous le titre "Les chercheurs de Foi".

Ces pages, écrites en français, ont été traduites en roumain par notre ami Talex. Le texte bilingue est accompagné de précieux documents photographiques dont un excellent portrait de Zoïtza Istrati.

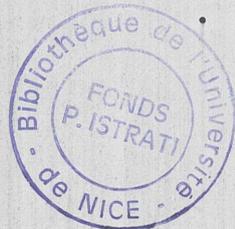
°
° °

Nous retrouvons dans ce roman les personnages que nous avons connus dans les récits et la vie d'Adrien Zograffi. Mais c'est Adrien qui, cette fois, relate les événements.

Nous sommes à Braïla dans le courant de l'été 1898, au moment où, âgé de quatorze ans, Adrien vient de quitter l'école des Docks chez qui Zoïtza, sa mère, travaille comme blanchisseuse une semaine par mois.

Il évoque d'abord le hameau de Baldovinesti, berceau de sa famille maternelle où vit son oncle Dimi. A cette époque le boyard appelait ce hameau "un nid de bandits".

"Un nid de bandits, mon Dieu, si vous voulez! Le hameau "de Baldovinesti, d'où je tire mon origine, n'avait qu'une cinquantaine de familles, dont la moitié nous était apparentée, mais "presque tous les mâles étaient des Cosma et toutes les femelles "des Kyra. Les Cosma donnaient l'exemple de l'infidélité, et les "Kyra allaient au devant de leurs désirs, - comme cela sied à des "descendants de Trajan, s'il faut en croire aux paroles de nos "historiens. Et c'est là toute la force d'un homme, d'un couple "ou d'une race dans l'infidélité, oui. Plus on est infidèle, et "plus on est généreux, car l'infidèle ne garde rien pour lui. Il "féconde la vie et passe. En lui, rien n'est croupissement; tout "est orage, orage créateur.



"Mais cet orage-là n'est pas sans se heurter à des obstacles. Pour commencer par les plus amusants, je vous dirai que les Cosma de mon Baldovinesti s'y trouvaient, à cause de trop de parenté, bien à l'étroit, pour leur bouillante passion. Ainsi, il arrivait que le dimanche, à la hora, notre fameuse danse nationale, quelque gars se fût mis à serrer la taille de sa partenaire, d'une façon trop pressante. Aussitôt, une de ces mères, grands-mères ou tantes, - qui restent accroupies autour de la hora, à surveiller leurs belles gémesses, - se mettait à crier furieusement, au pauvre garçon :

"- Hé là, Patroutz! N'y touche pas: elle est ta belle-soeur, tu sais, la soeur de Maria qui a épousé ton cousin Matéï!

"Le garçon, rouge de colère, lâchait prise et allait plus loin, murmurant: "que le diable emporte mon cousin Matéï, qui a épousé je ne sais pas qui et te l'a fait savoir!".

"Et il y recommençait, bien entendu, car cette affaire-là n'a pas de remède, mais, de nouveau on lui criait:

"- Halte! C'est ta filleule! Elle a été baptisée par ton oncle Vladimir!

"Ou bien encore:

"- C'est ta seconde cousine, la fille de Také, le cousin de ton père!

"Et ainsi de suite. Il n'y avait que des parents. Mais un jour, il se trouva que ces méchantes persécutions tombassent sur un vrai Cosma. C'était Radou, le plus grand bûcheur du hameau, qui, n'entendait se laisser faire en quoi que se fût. Et Radou nous fit une belle honte.

"Comme on l'agaçait depuis des heures avec les "filleules", les "belles-soeurs", les "secondes cousines", le voilà qui se donne une tape dans le bonnet, arrête, d'une voix terrible, hora et les tziganes violonistes, puis, blême, crie aux vieilles femmes:

"- Alors, quoi?... On ne peut donc plus tirer son histoire du pantalon, à cause de vos parentés?!

"Il appelait ça "histoire", le cochon...

Quant à la suite de cette algarade, elle fut rien de moins qu'édifiante:

"Le plus affreux c'est que, après le choc produit par cette boutade, on vit toutes les "filleules", toute la jeune "parenté" du village, aller se coller contre la poitrine de Radou, comme le lierre à l'arbre. On n'en voulait que de lui. Et lui, toujours grave, les enlaça et les embrassa à tour de rôle, leur disant:

"- Mais oui, mes belles enfants; il y en aura pour chacune, et même pour mes "parentes" des villages voisins! Puisque c'est ainsi!



Plus loin, il parle de sa mère:

"Ah! Pour une injustice, ma mère eut été capable de
"mettre feu à la ville. Elle acceptait avec résignation son im-
"pitoyable destin, "parce que, disait-elle, c'est moi-même qui
"me le suis fait: j'ai trop aimé". C'était injuste, mais ça venait
"de son Dieu, ou sa foi. Et qui nous donne le plus de mal, si non
"la foi, quand nous l'avons? Mais, aussi, qui nous tient debout
"quand le coeur et le cerveau se vident, quand tout croule autour
"de nous? L'homme sans foi est de beaucoup inférieur aux bêtes,
"car il est insatiable, il est aussi beaucoup plus nuisible
"qu'elles, car il a deux mains et l'esprit de l'invention destruc-
"tive.

"Au contraire: quelle que soit la foi d'un homme, du mo-
"ment qu'il l'a, - même erronée, même absurde, - cet homme-là
"peut être un bon compagnon d'existence, à la condition absolue
"que cette foi soit fondée sur la justice et que sa pratique lui
"coûte cher, - car il n'y a que la foi professionnelle des "servi-
"teurs" de l'église qui ne coûte rien et qui rapporte. C'est pour-
"quoi ma mère ne m'a pas bourré de religion-marchandise et s'en
"est elle-même débarrassée. Elle a vu clair, et de la façon la plus
"simple:

"- Tous les prêtres font fortune. Presque tous engraisent
"comme des porcs. Leurs fils deviennent de gros messieurs et leurs
"filles de grosses dames: qu'est ce que c'est que ça, pour une
"religion? Et ce sont encore ces corbeaux-là qui viennent nous
"faire de la morale, par dessus le marché".

Adrien raconte ensuite qu'un jour où, à l'entrée des éta-
blissements, au milieu de la foule des dockers, il attendait
l'emploi promis, "Monsieur l'Administrateur" en personne lui dit,
en posant la main sur son épaule:

"- Je l'ai signée (la lettre d'engagement) et transmise à
"ton chef d'atelier. Bonne chance, Adrien!

"A peine avait-il dit cela et disparu, qu'un coup de
"poing, que je reçois dans les côtes, me fait perdre le souffle.
"De la foule qui m'entourait, un docker à la mine agressive
"m'apostrophe:

"- Espèce d'animal! Quand "Monsieur l'Administrateur" te
"fait l'honneur de te parler, ôte au moins ta casquette!

"- Au moins! Et que devrais-je faire, pour que ce soit
"le plus? Baisser ma culotte? - C'est pour m'apprendre cela que
"vous m'avez cogné?

"- Oui, pour cela... Et je te cognerai encore!

"- Bien, dis-je. Nous en reparlerons!

"- Tu vas me moucharder?



"- Je n'en ai pas l'habitude, et puis, il y a mieux.

"- Me battre? ricana-t-il.

" Alors retentit une voix de la cohue:

"- Tu n'a pas honte, Alexandre, de provoquer un garçon
"qui n'a que la moitié de ton âge?

"Ce fut un heureux hasard, pour cette brute, qu'aucune de
"mes connaissances ne se trouvât présente, autrement ça aurait
"fait du propre. Je n'avais plus un Codine, mais j'étais connu et
"aimé par tous les forts de Braïla, précisément parce que, tout
"en étant de leur classe, je ne me piquais pas de leur vie, sans
"que pour cela je fusse maléable comme du mastic.

"Aujourd'hui, à trente années de distance, et après avoir
"couru la terre, fouillé la vie et étudié la nature humaine dans
"son vrai laboratoire, - l'Existence, - le souvenir de cette scène,
"par laquelle je débutai dans le drame social de ma classe, ne fait
"que confirmer ce que je savais déjà de cette classe, à mes qua-
"torze ans, au moment où l'un des miens voulut m'enseigner la ser-
"vilité, en me cognant comme un ennemi, et où un autre, un anony-
"me, avait pris ma défense.

"C'est entre ces deux hommes que se joue toute la destinée
"de la classe ouvrière. Les Alexandre, nous les verrons, le long
"des récits qui vont suivre, prendre tantôt figure de berger et
"tantôt figure de loup, car, au fond, c'est le même homme, à
"quelques magnifiques exceptions près, lesquelles ne démentent pas
"la règle universelle du "lève-toi pour que je m'asseoie". Et les
"anonymes au coeur humain, qui oseront se dresser dans le chemin
"des Alexandre, seront presque toujours écrasés par ces derniers,
"lesquels ont du crâne, du poing, de la gueule. et connaissent à
"merveille l'art de se créer des "majorités" et de se faire donner
"des "votes de confiance". Car lorsqu'il arrive que le gourdin du
"Pouvoir tombe dans la rue, ce n'est jamais un homme de bien qui
"se précipite le premier pour le ramasser, c'est toujours une fri-
"pouille. Et quand, par miracle, c'est le contraire qui se produit,
"les Alexandre se chargent de rétablir l'équilibre de la vie
"égoïste, absurde, abominable, celle qui fait l'affaire de quel-
"ques uns, jamais le bonheur de la masse."

Ses premiers contacts avec la vie dans les Docks furent
pénibles. Adrien constate que les êtres et les choses ne sont pas
tels qu'ils apparaissent avant que l'on se soit familiarisé avec
eux. "Car il y a une âme et une intimité dans tout ce qui existe.
"Chaque être, chaque chose, toujours obscurs de prime abord,
"exigent de nous d'être apprivoisés avant de devenir tolérables,
"indifférents ou sympathiques". Il ajoute: "Ce dont j'étais sur-
"tout le mieux armé, c'était la capacité de défi au mauvais sort
"qui guette le déshérité. Je tiens cela de ma mère. La souffrance
"ne me fait pas peur, quoique je ne fasse rien pour l'appeler,
"mais rien non plus pour l'éviter, si ce rien doit me coûter plus



"cher que les journées sans pain.

"C'est pourquoi, - toute recrue que je fusse et mal à mon aise dans ces ateliers qui se remplissaient de meisters arrogants, - je considérais avec pitié mes camarades d'apprentissage, si humiliés par leur condition, si résignés à l'insulte et prêts à se plier devant un regard dur, comme des chiens terrorisés."

Au cours de ses premiers mois d'apprentissage, Adrien s'aperçut que chacun s'efforçait de chaparder l'Etat puisque les Docks lui appartenaient. L'exemple venait de haut, car "Il n'y avait presque point de grosse légume administrative qui ne se fût pas fait construire "en sous main", par les ateliers des Docks, tout ce que leurs immeubles attendaient de la métallurgie, depuis la tonnelle de rigueur, jusqu'à la grille de la sépulture familiale.

"Puis, même sans cela, les patits avaient une excuse que le gros n'avait pas : ils crevaient de misère, tout en trimant. Or, dit notre proverbe : "Là où il aboie, le chien doit se nourrir".

"J'avais sous mes yeux des excellents artisans, avec cinq, dix et quinze années de service à leur actif, plus les quatre années d'apprentissage : leur salaire variait entre quatre-vingts et cent-trente francs par mois. Il est vrai que ce pain-là était à l'abri du chômage, mais ils devaient le partager entre cinq, six, sept et même dix bouches, car chez nous l'homme nait marié et devient onaniste au bout de trois jours de privation sexuelle, à ce point il s'empresse de se vider de sa semence.

"Je les voyais, là, vieillir à trente-cinq ans, courbaturés sous la peine du jour et la joie de la nuit. Le larcin à part, rien ne les intéresse, si non l'heure de sortie et le calcul des jours qui les séparent de la misérable paye. Le larcin. De quoi est-il fait? - De mesquineries, de bribes, de tout ce qui tombe de la table de leurs maîtres : un morceau de cuivre, de plomb ou d'étain; une poignée de boulons, de vis ou de rivets; une lime; un outil fait en cachette; quelques mètres de câble de bronze; un bout de tôle de laiton, pas plus gros qu'un mouchoir; une parcelle de forte courroie de transmission, idéale pour le ressemelage. Ou bien, au hasard d'une réparation dans les entrepôts, lorsqu'on rappelle au chef gardien certains services rendus, on en revient avec une livre de riz ou de sucre, un cornet d'amandes, un collier de figues, ou la poche remplie de raisin sec, de caroubes, de marrons, quelques citrons, un peu de café ou de thé si possible, si non une poignée de poivre, de cannelle ou de clous de girofle.

"Voilà ce qui les préoccupe au plus haut point : chaparder de tout cela autant que possible; à la fin du mois, ça compte, ne serait-ce que pour en tirer l'équivalent de ce qu'on a laissé au bistrot, le même mois.



"Mais regardez leur visage: la peur d'y être surpris et
"mis à la porte, leur a enlevé toute trace de dignité humaine,
"tout signe de tranquillité, de conscience, toute paix. Ils ne sont pas
"méchants. Ils sont bêtes. La gravité de leur vie, ainsi que
"tout ce qui est manifestation intelligente autour d'eux, leur
"échappent constamment, mais ils s'emparent de toutes les niaise-
"ries qui surgissent pendant la journée".

Puis après avoir relaté les jeux stupides et parfois bar-
bares auxquels les dockers se livrent souvent au détriment des
faibles; il précise :

"Je sais: la monotonie de leur existence dépourvue de
"toute beauté, c'est le principal coupable de ces grossiers di-
"vertissements. Entre un ménage puant les déjections de ses gos-
"ses et un atelier différemment infect, qui vous éclipse le soleil,
"le docker n'a pour lui que le trajet qui sépare son gîte de sa
"galère, - un trajet boueux, poussiéreux ou insipide, qu'il con-
"naît depuis son enfance et qu'il couvre quatre fois par jour,
"en courant.

"Mais, précisément, n'y a-t-il pas là une certaine gravi-
"té qui devrait donner à réfléchir? Je me le demande, en songeant
"à notre paysan, si préoccupé, si méditatif. A celui-ci, rien
"n'échappe, alors même qu'on le trompe ou qu'on le vole. Il pense
"jour et nuit au lot qui lui est échu et qu'il doit transmettre
"à sa progéniture, n'y peut rien et croit que personne n'y peut, -
"mais au moins il est pénétré de l'ignominie de son destin. On
"voit cela dans son visage, qui devrait imposer le respect à tous
"les hommes, s'il y avait des hommes sur la terre. C'est pourquoi
"il a le rire douloureux, la plaisanterie sobre, la réponse éco-
"nome et la joie difficile, - tout en s'enivrant comme chacun et
"en paraissant n'être rien de tout cela.

"Je suis né de ces paysans-là et j'ai passé mon enfance
"au milieu d'eux, voilà d'où vient que je n'aime pas la légèreté
"de l'ouvrier des villes. Celui qui est né sans ciel et a grandi
"sans espace, à moins d'avoir de l'hérédité, ne peut pas appro-
"fondir l'abîme de l'existence. Un mur ce n'est qu'un mur, deux
"murs font une rue et une rue n'aboutit généralement qu'à d'autres
"murs, voilà l'espace que connaît l'ouvrier et qu'il méprise, avec
"raison. L'été, il n'a jamais couché dehors, la nuit. Il ne sait
"donc pas ce que c'est que le ciel. Or, c'est, jusque là, la moi-
"tié de la vie. - L'autre moitié est prise par le travail et se
"passe le jour. Pour le paysan, si ignoble que soit son destin, -
"sa peine et sa journée ne manquent pas de grandeur, car il est
"aux prises avec des éléments, - alors que l'ouvrier tourne autour
"d'une machine, la machine autour d'elle-même et les deux ensemble,
"avec la terre, dit-on, autour du soleil, diable sait pourquoi, du
"reste, car ça reviendrait au même s'ils se tenaient tous trois
"tranquilles.



"Il en résulte un sanglant préjudice pour ceux qui peinent. "Le paysan fait le blé et l'apporte à la ville, qui le lui dévore, "sans lui laisser dans les mains de quoi s'acheter une chemise. Or, "la ville, c'est l'ouvrier. C'est donc lui qui doit être le respon- "sable, la conscience qui régularise la vie de tout le pays. Plus "que le villageois, il a sous les yeux la fourberie quotidienne de "ses maîtres, la rapidité des moyens pour s'en instruire et la "possibilité d'agir promptement, car la ville est une cocotte qu'on "déshabille en lui soufflant dessus.

"Voilà ce que je pensais, en venant de la campagne à la "ville, et après trois mois d'apprentissage aux Docks, dont les "ouvriers ne me plaisaient guère. Je savais que le paysan ne tenait "dans ses mains qu'une pauvre faux, au moyen de laquelle il lui "était arrivé parfois d'abattre quelque insatiable seigneur, avant "de tomber lui-même abattu, tandis que l'ouvrier, je le voyais dé- "tenteur de tant de leviers de commande qu'il eût suffi d'en déplas- "ser un pour qu'une moitié de la ville se fusse jetée sur l'autre "moitié, - pas pour lui faire du mal, mais pour lui demander la "raison qui faisait aux uns produire le blé et aux autres le man- "ger, sans qu'il reste au producteur de quoi s'acheter une chemise.

"Je me suis éveillé à la vie avec cette question-là sur le "bout de mes lèvres. Et le monde et Christ lui-même auraient beau "m'éblouir avec tout ce qu'il y a de plus brillant ici bas et dans "le ciel, j'en reviendrai toujours à l'homme qui fait le pain et "n'en mange pas, comme c'est le cas de nos villages, où il vous "serait difficile de découvrir une famille sur cent qui eût, de sa "vie, connu le goût du pain, plus d'une fois par semaine".

Istrati reprenant, de façon différente, le récit figurant dans "la Maison Thuringer", décrit la colère des ouvriers du port à l'arrivée de deux élévateurs flottants. Ces nouvelles machines venant s'ajouter aux deux élévateurs sur rails déjà en service, risquaient de priver de travail la quasi totalité des débardeurs.

Ceux-ci se rassemblèrent en masse sur le port et se trou- vèrent bientôt face à face avec les autorités civiles et militai- res escortées de deux escadrons de cavalerie. Un heurt, qui eut été sanglant, put être évité.

"... Les soldats furent éparpillés en tirailleurs, face à "la foule, le dos à la ville. Tels qu'ils étaient, en admettant "qu'on leur eût donné l'ordre de tirer dans la masse, - combien "auraient-ils pu tuer: mille? deux mille? - Le fait certain, dont "personne ne doutait, c'est qu'à la suite d'un tel geste, soldats "et autorités eussent été massacrés à coups de pierres, et la ville "incendiée. Nulle force n'aurait pu arrêter le tourbillon dévasta- "teur.

"Car chacun sentait instinctivement qu'une époque de misè- "re constante allait s'abattre sur ce port dont on avait tant dit "qu'il nourrissait "quiconque voulait baisser la main vers le sol".



"Déjà depuis l'entrée en fonction des deux premiers élévateurs, il n'y avait plus de pain pour tout le monde. Il fallait se le disputer, le couteau à la main. On connaissait même des centaines de familles dont le chef, homme sans crâne et sans force, ne trouvait de l'embauche que seulement pendant les mois des grands arrivages, ce qui faisait que ces familles-là crevaient de faim la plupart du temps.

"Les Docks perdus, pour ce qui tenait au coeur du débardeur, on leur rendait cette justice qu'ils avaient occupé par ailleurs un tas d'autres manoeuvres, et l'on se consolait en se disant que le fleuve reste libre pour les grains arrivant par les péniches ou par les wagons. Or, voilà que les péniches à leur tour allaient se faire décharger au moyen des élévateurs.

"- Et nous? et nous? hurlaient les hommes, montrant le poing à la ville. - Et nos femmes? et nos gosses? - Nous ne devons plus vivre?

"J'aimais bien ces hommes-là. Pauvres ou gagnant aisément leur vie, - et même parvenus à certaine richesse, grâce uniquement à de mariages à forte dot, - ils ne se déclassaient jamais: foyer, vêtements, table, paroles, manières, restaient ce que notre peuple a de mieux: le bon sens. Dans nos campagne, on peut découvrir le grotesque. Le ridicule, bien difficilement. Et c'est ce qui arrive à l'homme d'en bas, quand il change de condition sociale: il veut changer aussi de peau.

"Ainsi tous ces fonctionnaires de la mairie, de la préfecture, du tribunal, de la gare et des Docks. Salaires de famine, instruction nulle, intelligence sous-médiocre, mais, pour ce qui était de leur "nez", il fallait une perche à celui qui voulait y atteindre. En échange, il eut suffi d'un regard bienveillant de la part de leurs maîtres, pour qu'ils devinssent des paricides.

"Ces hommes-là fourmillent dans la classe ouvrière. Ils font le nombre partout où il y a une place "en vue" à occuper. Ils sont la honte de toutes les classes.

"Dans les Docks, ils étaient ces petits messieurs à la démarche de paons et au cou raidi dans un faux-col sale, qui accouraient à pas de fripons, dès qu'ils apercevaient un supérieur, pour le rattraper et lui dire, sans à propos, en souriant bêtement :

"- J'ai l'honneur de vous saluer, estimé monsieur Capitanescu ! hi ! hi ! hi !..."

"... La première nuit descendit sur les grévistes sans trop raréfier leurs rangs. On n'avait jamais vu cela à Braïla : tant de peuple coucher en masse à la belle étoile, sur une place publique.

"A vrai dire, ils ne couchaient pas, ils veillaient, mais à quoi, personne n'aurait su le dire. S'attaquer aux élévateurs,



"il ne fallait pas y songer: des patrouilleurs de l'Arsenal de la
"Marine de Galatz les avaient cernés, pour ne plus parler de l'ar-
"mée de terre qui était toujours là.

"On ne voyait pas la police. L'après-midi, elle avait subi une
"belle honte, à la suite d'une gaffe qu'elle avait faite. Quel-
"ques agents en civil étaient venus se donner pour des "amis",
"dans l'intention d'amadouer les plus "forts en gueule", en les
"soûlant, puis, de les détacher de la masse et de les arrêter. On
"les laissa payer litre sur litre, on but sec et, à la fin, les
"débardeurs les livrèrent aux mains de leurs commères, qui les
"battirent avec la savate et leur pissèrent sur la tête, à la bar-
"be des soldats, qui riaient.

"Maintenant, c'était après le dîner. Nuit profonde, éclairée
"ça et là par quelques grandes lampes à arc. Comme nous nous trou-
"vions dans la pleine saison des pastèques, chaque ménage, après
"avoir vidé la sienne et percée de trous, en avait fait une lan-
"terne à bougie. Ainsi, de loin, on ne distinguait qu'un vaste
"champ parsemé de vers luisants, d'où venait un bourdonnement
"confus.

"Mais de près c'était bien plus émouvant. D'abord, on avait
"la même impression que produit le Danube lorsqu'on s'y approche
"par une nuit de tempête. Le grondement des flots uni aux siffle-
"ments variés de la forêt de saules, crée un ensemble où l'on
"pourrait facilement entendre toutes les voix humaines de la terre,
"- jeunes, vieilles, enfantines, mâles, harmonieuses, stridentes, -
"et c'était justement ce que nous avions devant nous, jusqu'aux
"remous des milliers de dos, de têtes, de bras, de nippes, qui dé-
"ferlaient comme des vagues, trimbulant d'une place à l'autre pour
"se nicher à la fin quelque part. Des enfants qui pleuraient. Des
"femmes qui engueulaient, on ne savait qui ou pourquoi. D'autres,
"parlaient fort ou riaient comme des hystériques. Quant aux hommes,
"ils dominaient tout avec leurs voix tonnantes, leurs colères,
"leurs jurons, naturellement, en vidant bouteilles. Un grand grou-
"pe s'était même adjoint un tzigane qui râclait du violon en chan-
"tant dans un ton de circonstance:

Car si j'avais eu de la chance dans le monde,
Je ne me serais pas marié avec toi!

"Puis, au fur et à mesure que je pénétrais au milieu de
"cette litière humaine, un sentiment de solitude me saisissait de
"toutes parts. Je perdais de mon aplomb, de mon poids. On eut dit
"que je rapetissais. - De loin, je me sentais moi: avec mon corps,
"mes idées, mon indépendance; cette masse n'avait aucune emprise
"sur moi. Maintenant j'étais bu par elle; je m'y enfonçais; elle
"me rendait nul"....

"... Depuis midi, une seule vision m'obsédait: la commère
"qui avait montré son derrière au préfet, en lui lançant une af-
"freuse grossièreté. J'étais convaincu, comme tout le monde, du
"reste, que si nous n'avions pas des centaines de morts à déplorer,

...



"c'était à cette ordurière-là et à son geste, que nous le devions.
"Oui: anonyme, nulle, inexistante, elle fut, pendant une minute, le
"génie de son troupeau, qu'elle a sauvé de massacre.

"Que fallait-il donc de plus à la masse? Je dirai même
"mieux: que fallait-il de plus au préfet? Un sage? Un érudit? Un
"saint? - Non: une grosse injure et deux grosses fesses à nu.

"Et moi, qui n'étais rien de tout cela, que venais-je faire
"au milieu de cette masse, dominée par l'image géante de celle qui
"avait fait son salut?

"Au moment de m'enfuir, je me heurte à des connaissances du
"quartier, une jeune bru et sa ballâ-mère. Elles se tenaient enla-
"cées, les yeux hagards vers les silhouettes éclairées des éléva-
"teurs, pendant que l'homme dormait à leurs genoux. La jeune femme
"mesaisit une main:

"- Dis, Adrien, toi qui lis les journaux, crois-tu que les
"élévateurs travailleront tout de suite?

"- C'est pour cela qu'on les a fait venir...

"- Alors, nous... Nous devons mourir!

"- Non. Du tout.

"- Et quoi faire?

"- Ce que vous faites déjà en ce moment, mais mieux. Beau-
"coup mieux. Et sans coucher sur des pierres!

C'est sur cette phrase pleine d'espoir que s'arrête l'oeuvre
inachevée de Panaït Istrati.



RECIT INEDIT

Nos amis trouverons, ci-dessous, la fin du récit inédit mais inachevé "Père Popa" que Panaït Istrati écrivit en 1917-1918 et que notre ami Jean Stanesco a bien voulu traduire à votre intention.

o o

PERE POPA (suite et fin)

La soirée de cette première rencontre avec Père Popa, nous l'avons terminée par une petite fête.

- Amis, où allons-nous? demanda l'un d'entre nous.
- Peut-être boire un thé, répondit un autre.
- Ah! laissons au diable l'eau bouillante, dit Pétrov, et allons honorer Epicure! Que dites-vous de cette idée Père Popa?...

Le vieillard sourit avec bonté en disant :

- Hum! Epicure... Vous ne pensez pas que ça m'irait plutôt mal de m'asseoir à la table d'Epicure?...
- Pas du tout - ajouta Pétrov - et après avoir convenablement dîné, nous deviendrons des stoïques!...
- Alors je viens!... s'empressa d'approuver le vieil homme avec bonne humeur.
- Oui, mais où aller?
- Chez Spirache ou chez l'Arménien?
- Chez Spirache le bon vin est épuisé, annonça Zotine connaisseur en la matière.

Et nous voilà partis en direction de "l'Arménien".

Installés dans la petite salle où jadis il n'y avait qu'une seule table réservée aux intimes, Zotine frappa du poing en criant :

- Ici, à cette table, je me suis donné de la peine durant des semaines entières pour faire un homme de celui-là.

Et il me montra du doigt.

- D'ici, continua-t-il j'ai voulu voir le début de l'émancipation complète de ces moutons qui me souillent journallement de leur bave!...

Puis me regardant comme un ennemi, et comme s'il voulait me clouer au mur, il continua :



- Mais pourquoi tant se torturer la cervelle à essayer de comprendre?... Le berger était heureux de pouvoir traire et tondre ses moutons à sa guise et sans peine. Il venait de découvrir le bon goût du fromage démocratique... Pétrov riait de bon coeur. Père Popa souriait, mais paraissait gêné par une balourdise si ouvertement établie. Il savait, comme moi, comme Pétrov, que "Zotine est comme ça", qu'il ne fallait pas s'en formaliser.

Il était pareil avec tout le monde quand il discutait des "questions de principe". Avec tout le monde, sauf avec le Père Popa.

Nous voyant tous en train de rire, il devint furieux.

- De quoi riez-vous, Messieurs, de quoi?... Oui comme je viens de vous dire : ce brigand était jusqu'au cou dans le fromage!... Les sots, ces moutons, l'écoutaient et se laissaient tondre à volonté!...

Le regardant dans les yeux, j'intervins :

- Dites-moi, Zotine, si vous croyez vraiment que j'ai trompé ou volé les ouvriers?... Cette question s'adressant directement à la conscience de celui que tout le monde appelait un fou, le jeta dans un embarras visible, tant il est vrai qu'il ne faut pas douter de la conscience même d'un fou. Il s'adoucit. Il devenait presque aimable quand il lui arrivait - très rarement - d'abandonner ses fureurs verbales et blessantes. S'approchant de moi, il me secoua par le revers du veston en me disant avec moins de hargne :

- Ecoute-moi vaurien!... Vagabond...! Ce n'est pas tout à fait cela que j'ai voulu dire.

Le regard au plafond, il paraissait embarrassé, ce qui eut le don une nouvelle fois de provoquer le rire de tous. Et Zotine de continuer à mon adresse :

- Ecoute moi, je ne dis pas que tu aurais volé. Non. Mais toi, tu les avais en main, ils t'écoutaient, et, si tu avais voulu adopter mon "communisme", aujourd'hui nous serions tous plus avancés!... Mais tu as toléré le brigandage du centre, de ces bureaucrates propres à rien, qui, en écoutant les parasites rassasiés s'installèrent à leur place en se jetant, eux les affamés, à leur tour sur le bon fromage!... Au lieu d'être l'homme de fer comme je voulais que tu sois, mon aide de camp, qui aurait donné un exemple de force et d'honnêteté, tu as tout gâché en laissant faire et en partant au diable je ne sais où!... Voilà ce que je ne puis te pardonner!...

C'était l'heure de dîner et nous voilà servis. Des grillades de porc frottées au piment vert, et du bon vin pour les arroser, se présentaient sur notre table de bois peinte en rouge, placée dans un coin de la petite pièce.



En haut de table on avait placé Père Popa. J'étais à sa droite, Zotine à sa gauche, en face de lui Pétrov.

La bonne odeur de viande grillée nous chatouilla les narines et arrêta le bavardage. Mais Zotine éprouva le besoin de crier les yeux grands ouverts vers le vieil homme :

- Mon Père, il faut donner la bénédiction à tout cela!.

Père Popa, assis sur le banc, adossé au mur, est devenu rouge comme une écrevisse à cette nouvelle sortie de Zotine :

- Allons bon, je donne la bénédiction au nom du Père, au nom du fils, et du Saint Esprit... et mangez vite car ça va refroidir...

Et les mâchoires se mirent en action...

Père Popa n'était pas un ascète, qualificatif qu'un écrivain serait tenté de lui attribuer, d'autant que cet être renfermé, apparemment découragé, se prêtait à merveille à une telle définition littéraire. En réalité il était tout autre. Le vieil homme connaissait le prix de toutes les choses qui font la valeur de la vie. Il mangeait et buvait ce qu'il savait être bon à la santé, mais avec une sobriété dont nous n'étions pas capables. Sans système, sans régime, il vivait en harmonie avec son corps dont il était le meilleur docteur. Malgré le respect qu'il éprouvait pour la science et les connaissances humaines, il ne pensait pas qu'un peu d'alcool, même sous sa forme la plus concentrée, soit toujours un poison pour le corps.

Il avait la réputation d'un expert en boissons bien qu'il n'ait jamais été un buveur. Zotine lui demanda de prononcer un verdict.

- Ecoute Popa, il faut maintenant nous graduer le vin, et nous dire si c'est bien du sang de Jésus!...

Père Popa, qui ne jouait jamais avec les mots, répondit aussitôt.

- Je vous dirai seulement si c'est du vin, et s'il est bon. Du sang de Jésus, ce n'en est sûrement pas...

- Mais c'est ce que dit l'Évangile...

- Eh... l'Évangile!... bien sûr l'Évangile dit tant de choses d'une telle manière que nous les comprenons souvent à l'envers mes amis!.

Le vieil homme accompagna ces paroles par un mouvement de tête qui exprimait comme un grand regret, au point que je fus surpris du sens profond qu'il venait de donner à sa pensée. A cet instant sa figure ressemblait à celle de Saint-Pierre, mais imposante et vivante.

Il dégusta le vin, le gardant un instant dans la bouche, puis après une petite pause, il nous dit :

- Eh bien c'est du vin... et il n'est pas mauvais...

- C'est-à-dire que c'est du bon vin compléta Pétrov.



- Oui nous pourrions le dire si vous le voulez.

Pétrov, intrigué, rétorqua :

- Pourquoi Père Popa dites-vous : c'est du vin et qu'il n'est pas mauvais, alors que c'est du bon vin?...

En souriant, Père Popa s'expliqua :

- Voilà, j'ai dit cela parce qu'on a eu une première chance de tomber sur du vin, ce qui n'est pas toujours le cas, car tout ce qui sort des tonneaux n'est pas du vin. Ensuite une deuxième chance, c'est qu'il ne soit ni mauvais ni piqué, ce qui arrive souvent. J'aurais pu dire qu'il est bon, mais comment qualifier un autre meilleur, ou encore meilleur ou un autre très supérieur...

Aimeriez-vous les superlatifs mon jeune ami?...

Echangeant un discret regard avec Pétrov, j'observai qu'il avait pris une mine étonnée et un peu ridicule. Il avait l'air de dire : "Eh bien, il nous réserve des surprises notre petit vieux"! il questionna :

- Ainsi vous n'aimez pas les superlatifs, Père Popa?...

- Non... Je ne les emploie qu'en cas d'absolue nécessité. Par exemple quand je dois faire une comparaison. Il n'y a qu'en littérature qu'on cherche les mots forts, parce que les écrivains sont comme les ivrognes, qui ne sentant plus le goût du marc courent après l'alcool pur!...

Pétrov, insatisfait de voir Père Popa se dérober à de plus longues explications, essaya de lui délier la langue en lui disant:

- Ainsi donc, vous êtes d'avis qu'à présent tout est falsifié, que tout est en décadence, n'est-ce pas?...

Tournant sur sa chaise comme sur des charbons ardents, impatient de parler, Zotine s'empressa de répondre à sa manière, à la place de Père Popa :

- Décadence!... Oui Monsieur, Décadence!... Et vous êtes décadents et superficiels au possible!... Des barbouilleurs de toiles dans ton genre, et des gratte-papiers comme celui-ci. Dadais et traïnards que vous êtes. Rien de plus. Et vous appelez vos prouesses de l'ART!... L'ART?... L'Art, Monsieur, est de savoir soulever le sac plein sans fatigue, savoir se nourrir sans tomber malade, et boire sans se saouler! C'est ça, l'Art. Le vrai, l'Art pour l'Art!... Moi je prends un morceau de métal et je peux le transformer en un outil indispensable à l'homme, une hache par exemple. Avec du bois de la forêt, je peux confectionner un carrosse!... Votre Art à vous, n'est autre chose que la course à la paresse, un produit de la fumée, traversant vos crânes déserts et de la vanité!... L'Art, continua Zotine, a régné seulement au temps où l'homme quittait les manches de sa charrue pour aller chasser les pirates, et revenait les reprendre à nouveau : CORIOLAN!... Oui, celui-là a été un artiste et il a été aussi un général.



- Aujourd'hui les généraux portent des gants blancs, des corsets et sont fardés comme les femmes. Ils font de la stratégie dans les soirées dansantes!... C'est ceux-là que vous avez choisis pour maîtres, et les ayant hissés sur un piedestal, vous leur avez confié le pouvoir de vous commander et de vous mener à l'abattoir!... Vous écoutez leurs prêches bouche bée, applaudissez à tout rompre et les portez en triomphe sur vos épaules!... Puis, vous venez vous plaindre parce que les coups de fouet qu'ils vous font appliquer vous font mal, et l'envie vous prend de les descendre de leur piedestal, ces parasites repus, et de vous mettre vous, parasites affamés, à leur place!... Mais moi, Monsieur, si j'étais à leur place, j'étendrais votre corps sur la roue. Je fustigerais la plante de vos pieds comme au temps de la phalange, pour vous faire passer l'amour des maîtres une fois pour toutes!...

Zotine était lancé, et Père Popa semblait ne porter aucune attention à la violente diatribe de celui-ci, que Pétrov essayait de faire taire afin de laisser la parole au vieil homme :

- Très bien cher Zotine, c'est ça, vous avez peut-être raison, mais je voudrais connaître à ce sujet l'opinion de Père Popa.

S'adressant au vieillard il lui dit :

- Qu'en pensez-vous Père Popa?... Voyez-vous les choses aussi noires que l'ami Georges Zotine?... Dites-nous d'abord ce que vous pensez de d'Art?

Le brave Père parut très embarrassé par ces questions posées si directement.

- Eh bien que croire?... Je pense un peu comme vous : l'art c'est quelque chose de beau, différent selon le tempérament et l'interprétation de chacun de nous. Tenez, par exemple, dans mon jeune temps, j'ai connu un enfant qui gardait les moutons et jouait de la flûte. Une fois, le musicien du village était tombé malade et il n'y avait personne pour le remplacer au bal du pays. C'était un dimanche : Les filles comme toutes les filles, et les gars, comme tous les gars, étaient impatients de s'adonner au plaisir de la danse... On a couru chercher notre jeune berger. Il a été déniché, hors du village, sur un coteau, seul, en train d'essayer une nouvelle flûte qu'il avait confectionnée. Amené au bal, le jeune garçon s'est mis à si bien jouer, durant tout l'après-midi, qu'à la fin du jour, tout le voisinage était présent, suspendu aux sons de sa flûte... Eh bien, pour moi, cet enfant-là était un artiste...

Notre conteur se tût. Un malicieux sourire éclairait sa figure, laissant supposer que son histoire n'était pas finie.

- C'est tout ce que vous pouvez nous dire Père Popa?..., demanda Pétrov.



- Oui, c'est tout, mon ami...

- Et vous ne comprenez pas l'art autrement?...

- Mais si je le comprends, autrement, voilà : J'ai connu aussi un homme âgé qui élevait des cochons. Il les élevait avec tant de soins et de savoir faire, que ses cochons n'étaient jamais malades et toujours beaux. Je me suis dit que ce vieil homme devait être un artiste à sa manière. En dehors de ces deux-là, je ne connais pas d'autres artistes...

Pétrov se montrait découragé, ayant l'impression qu'on se moquait de lui.

- D'accord Père Popa, mais les Arts aujourd'hui ont pris un essor nouveau, un grand développement, ils sont plus raffinés et plus difficiles à comprendre...

Le vieillard éclatant de rire lança à son interlocuteur :

- Ah!, vous croyez vraiment que ce qui est raffiné et difficile à comprendre, c'est de l'Art? Moi; au contraire, je crois que l'Art véritable est simple à comprendre...

A cet instant Zotine intervient en criant à Pétrov :

- OU-U-I... Mon-sieur Oui... L'Art n'est pas ce que tu crois!... L'Art ce n'est pas les femmelettes aux seins et dos nus, qu'on voit sur tes toiles!... Non.

Et Père Popa, rougissant comme une toute jeune fille, lui répondit :

- Ah! Zotine comme vous y allez! Après une si lumineuse démonstration sur les femmes nues et les Artistes, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, mon bon ami...

Et tous, nous rîmes de bon coeur.

Panaït Istrati

